

Lorsque la croix quittait l'église, portée par le premier voisin (*lehen auzoa*), la benoîte (*andere serora*) sonnait le glas. Dans notre village, il y avait deux types de croix: le premier voisin portait la partie supérieure à la maison du défunt; la plus belle croix, avec un soleil, était réservée aux plus aisés.

Le premier voisin était celui qui habitait la première maison à droite en direction de l'église; s'il y avait un problème de route, on tenait compte de la route spéciale pour rejoindre l'église (*eliza bidia*).

La première voisine portait la lumière (*ezkoa*) de la maison du défunt à l'église: ce rouleau de cire était dans un petit panier en osier (*ezko xaria*), au fond on mettait un napperon brodé noir pour le jour de l'enterrement puis un napperon blanc pour les autres jours.

Deux autres voisins avertissaient la famille du défunt (*hil meztzerat*); ils faisaient le trou au cimetière (*zilo egileak*); ces deux voisins qui avertissaient la famille (*hil meztzaliak*) mangeaient à la maison du défunt au retour de leur tournée.

Le jour de l'enterrement, quatre voisins portaient le cercueil sur *katapotak*: sorte de brancard en bois avec quatre poignées; il se pliait en deux grâce à deux charnières bloquées par le poids. Arrivés à l'église, ils posaient le cercueil sur deux tréteaux. Si la maison était proche, on n'utilisait pas le brancard; dans les deux cas, quatre autres hommes sont à côté des porteurs pour prendre le relais car l'accès à l'église était difficile.

Vers 1965, une nouvelle route a été créée et un corbillard a facilité le transport du cercueil au cimetière.

La personne qui habillait le défunt avertissait les hommes devant porter les cierges de la maison du défunt à l'église. Le curé fixait le nombre de porteurs: 4 ou 6; chaque homme portait un chandelier avec son cierge décoré avec du papier blanc et un noeud noir. Les chandeliers étaient recueillis dans les maisons, l'église fournissait les cierges.

La famille du défunt donnait une pièce aux enfants de chœur.

Tout comme le nombre de porteurs de cierge, le nombre de prêtres qui célébraient les obsèques était fonction de la famille; pour une famille aisée, trois prêtres officiaient, autrement celui de la paroisse assurait le service.

Après la messe d'enterrement, il y avait un repas à la maison du défunt; participaient au repas: la famille, le premier voisin qui porte la croix (*kurutzekaria*), ceux qui font le trou (*zilo egileak*), le chantre, mais les porteurs ne venaient pas. A la fin du repas, le chantre dirigeait la prière.

Note: Jusqu'en 1959 ou 1940, tous les dimanches, une maison fournissait du pain à la messe. Un homme (*operaria*), ayant différentes fonctions à l'église, préparait ce pain de maison: il le découpait en petits carrés avant la messe; ce pain était béni pendant la messe; il distribuait ce pain dans une corbeille dans les rangs; lors des processions de rogation, *operaria* portait la croix: il mettait la cape au curé pour la bénédiction du Saint-Sacrement qui était dans l'ostensoir. Cet homme était le dernier marié de l'année; s'il ne voulait pas assurer cette fonction, un autre le faisait en contrepartie d'un dédommagement.

Témoign: Mme ERRECA, 74 ans, elle tenait le bar (*ostatia*) du village (décembre 1986). P. GOITY.

LA CHAMBRE DU MOURANT ET DU MORT

Témoignage recueilli auprès de Madame Arrambide, native d'Ispoure. Août 1987.

1. Disposition de la chambre (voir schéma).

2. Lingerie et décoration:

Dans son trousseau il y a deux types de "linges" que l'on utilise: 1) pour la venue du curé qui porte les sacrements ou fait les visites; 2) lors de la mort.

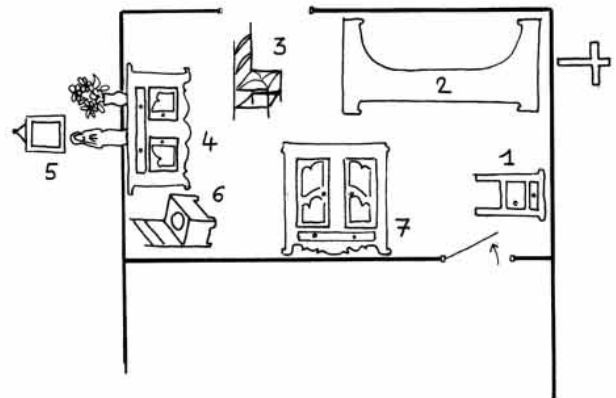


Fig. 35. La chambre du malade, à la ferme: 1) Table de nuit. 2) Lit-bateau, en coin. 3) Chaise "de chambre", le premier voisin y posera la croix dessus. 4) Commode avec, en permanence, une statue de la Sainte Vierge et un bouquet de fleurs. 5) Glace. 6) Chaise percée. 7) Commode.

POUR LA VENUE DE MONSIEUR LE CURÉ

Sur une table, dans la chambre, on met une belle nappe. Cette nappe était confectionnée à Jaxu, chez les sœurs (actuel presbytère) qui apprenaient aux jeunes filles à broder et à confectionner leur trousseau. Sur cette table on posait un chandelier de cuivre avec une bougie et un crucifix. L'eau bénite était mise dans une assiette, le plus souvent à part, sur une chaise.

POUR LA MORT

La serviette sert à revêtir la chaise sur laquelle on met la croix apportée par le premier voisin. J'ai souvent vu ce type de serviette à bandes bleu-foncées-noires, soit dans le sens de la longueur, soit dans le sens de la largeur; le plus souvent avec des franges.

Initiales brodées assorties à celles figurant sur le drap du lit qui recouvre le mort. On pouvait aussi s'en servir pour mettre sur la chaise où l'on pose la croix et pour recouvrir les glaces de la chambre (trois linges de ce type dans le trousseau).

On avait aussi deux nappes pour mettre sur une table. Sur cette nappe on posait une bougie dans un bougeoir d'é-

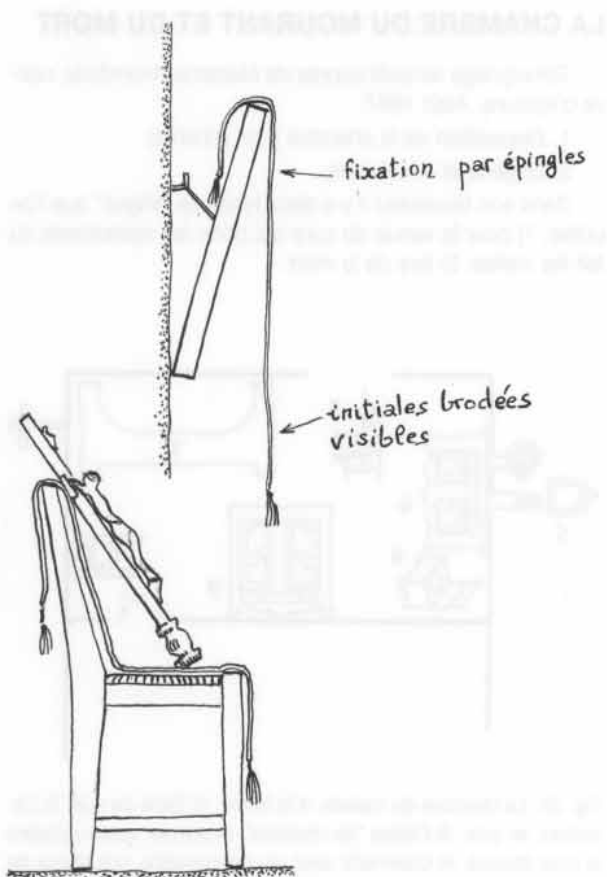


Fig. 36. Manière de cacher une glace et de disposer la croix sur la chaise de la chambre.

tain (et non de cuivre, car rien ne devait "briller" dans la chambre du mort), et le crucifix. Cette nappe n'est brodée que sur trois côtés. On pouvait aussi y poser l'assiette d'eau bénite et le rameau, ou alors on les mettait sur une chaise.

Ce second type de linge remplaçait le premier dès la mort. Les voisins le mettent en place.

3. Les broderies devaient être faites d'après des modèles de catalogues? Ainsi, dans le trousseau de la mariée, la chemise de nuit brodée était mise dans une enveloppe de tissu où était brodé, en français, "bonne nuit". Dans ce trousseau, il y avait aussi des chemises destinées aux malades, de beaux vêtements tuyautés et brodés, toujours exécutés à l'ouvrage, sous la direction des soeurs de Jaxu.

HIL OIHALA, JAXU (1986)

Ce drap, qui sert à recouvrir le cercueil, est, en temps normal, posé sur le corbillard rangé au fond de l'église. Les liens, terminés par des pompons, servaient à porter ce drap dans le cortège, autrefois. (2,4 x 1,4 m).



Fig. 37. Drap pour recouvrir le cercueil. Jaxu (BN).

HIL MIHISIAK OU LES DRAPS MORTUAIRES

Ezkundu nintzalarik, ez dixit hil mihisirik ukan: ezkundu nintxun etxerat, Jatsu Bonepeltxerat, dejadanik bazitxun; beraz hemen etxian arrapatu ditxit eta bietan xerbitxatu ditxit ni jin eta: lehen aldan, hemengo aita zena hil duxu ni hunarat jin eta sei urteren burian.

Gero, 1939-ian, ama hil zelarik, ordian pausatu gintxin: ezkaratzian, mahaxtriak ezarri zixin gainian mihise bat eta dendariak ezarri zitxin bertziak dilindan: bi sahaitxian bi mihise eta gibelian mihise ederrena, hiruko, bi "entre-deux"-a

ekin den hori: hilaren buriaren aldian ezartzen dena. Gero baditxu lau zerbita, marra blu batekin: erdiko mihisiaren dako bat, sahaitsekoek bakotxak bat eta laugarrena kadera gaineko duxu: hunen gainean kurutzia eta ur benedikatia erramiarekin ezartzen duxu.

Oihal horiek, etxian eginak ditxu.

Bainan kadera gainekoa nihau banixin, ederra, geroko modakoa, litsekilan, harizkoa, brodatia: hura ezarria nixin ama hil zelarik; gero erranen dautxut nuntik nintien.

Gibekeko mihisian zen zerbitaren gainian, hilaren izena ezartzen xinien xingola beltzarekin: lehenbiziko hitzak; hori zuxun orduko jestia, gero galdu zuxun; ene senar zena 1984-ian hil duxu eta ez gintxin hil mihisiak ezarri.

Mihise horiek ezkaratzian plantatzen gintxin: kutxa jautsi aintzin eta gorputza elizarat eremaiteko.

Bere ganbaran zelarik, ohian, ez ginixin hilari mihise eder bat ezartzen; ez zuxun bisitan ibiltzen ere: bakarrik baño jin zuxun ama hil zelarik. Halere, hilari jaunzten gintxin gauza hoberenak: auzoak beztitzerat heldu zitxun, zonbeit aldiz zapetak ere izartzen zitxun eta ez zuxun aisa jaunzte!

Banintxin bi zerbita eder: bat nihau egina eta bertzia Inchauspe nian ukana joiak edo linja hartu nielarik, eginik presta; ezkontzeko hartzen ditutxularik xure puskak, linjak eta: horier joiak erraiten ditxu.

Bi zerbita horiek, kanpoan diren etxeko bi alaber emana ditxit.

Bonepeltxia, Jatsuko elizatik bost kilometretan duxu.

Témoignage de Mme Marie-Claire Hillion, née Idieder à Iholdy, et mariée à Ispoure

Les draps mortuaires ou *hil mihisiak* faisaient partie du trousseau de la mariée: en 1945, pour mon mariage, outre les nombreuses paires de draps et les serviettes, j'ai reçu dans mon trousseau, des draps en fil de lin réservés aux rites funéraires.

Ces éléments du trousseau ne se sont plus faits puisque la soeur de Madame Hillion, mariée en 1951, n'avait pas de *hil mihisiak* dans son trousseau.

Madame Hillion conserve précieusement ces draps, bien pliés dans une armoire; de telles pièces font partie du patrimoine familial, malgré le changement et l'abandon de ces coutumes.

P. Goity. Juillet 1989.

LE VOISINAGE, LE CHARPENTIER, LA MORT; ENTRE-VUE AVEC MONSIEUR J.B. URRUTY, CHARPENTIER À MARTXUTA/MASPARRAUTE

Au village, le premier voisin (*lehen aizoa*) est la première maison sur le chemin qui mène à l'église; que cette maison soit située sur main droite ou sur main gauche.

Il existe un second voisin (*bigarren aizua*) qui est la maison située exactement dans la direction opposée, symétriquement à la maison du *lehen aizua*. Il existe également "*aizuak*", c'est une entité qui comprend, outre la maison de référence, les cinq maisons qui l'entourent. Sont *aizuak*: 1) trois voisins, sans dénomination spéciale et les deux dont il vient d'être question; 2) des maisons qui ne sont pas nécessairement du même quartier.



Fig. 38. Ce drap avec deux entre-deux se mettait, suspendu au plafond, derrière la tête du défunt; entre les entre-deux une croix et des initiales de la personne sont brodées (Basse-Navarre).



Fig. 39. Cette nappe du trousseau recouvrira la petite table où l'on met une lumière et de l'eau bénite avec le rameau. Au centre de ce linge brodé figure un ange exprimant un mouvement (Basse Navarre).

Autrefois, les anciens appelaient le premier voisin: *kutzelaria* (le porte-croix), ce mot n'est plus usité depuis longtemps.

Le premier voisin, aujourd'hui encore, avertit les autres voisins et la famille ainsi que curé et docteur, de la mort de son voisin, et ce, par téléphone. Il avertit aussi le fossoyeur, qui est, ici, le maçon. Le second voisin fait aussi des annonces par téléphone; avec le premier voisin il est *hil abertizale* (annonceur de mort).

Si la maison n'a pas de caveau le premier voisin demande à quatre des *aizu* de faire la fosse au cimetière, mais lui ne participe jamais à ce travail. Le jour de l'enterrement, c'est le premier voisin qui fait la quête pendant la messe.

Autrefois, l'enterrement proprement dit se déroulait ainsi. La messe achevée, le premier voisin sort de l'église avec la croix; les autres "*aizu*" chargés de porter le cercueil (et désignés pour cela par le premier voisin), sortent avec les assistants le prêtre et l'enfant de chœur. Ce groupe, seul enterre le mort. Une fois le mort mis en fosse, les quatre *aizu* rebouchent le trou. Le premier voisin revient avec le prêtre et l'enfant de chœur, à l'église. Il pose la croix à son emplacement habituel, puis il ressort. Il va voir si la fosse est comblée et si on a bien placé les gerbes, comme il faut. Alors, il revient à l'église, va chercher la famille et la conduit sur la tombe pour une courte prière. A la suite de quoi, avant que la famille ne se retire, le premier voisin invite à la "collation", la parenté et les voisins, il le fait au cimetière.

De nos jours, la première partie du rite est conservée, mais, une fois l'ensevelissement effectué, sur invitation faite par le prêtre à l'église, tout le monde se dirige vers le restaurant pour la collation. Il fut un temps où l'on attendait les voisins qui rebouchaient la fosse; maintenant on commence parfois directement le repas et les voisins le prennent "en route". Autre changement: dans l'ancien temps, le premier voisin annonçait les invitations à l'entrée du cimetière, avant que la famille ne se retire du cimetière. Aujourd'hui cette annonce est faite en chaire, par le curé.

C'est le premier voisin qui fait la prière de fin de repas; il en a l'initiative. Cette prière en marque la fin (qu'il soit au restaurant ou à la maison); tout le monde se retire. Cependant, s'il y a un prêtre, ou une religieuse, ou le chantre, c'est l'un d'eux qui fait cette prière.

On prie: 1) pour le mort; 2) pour les défunts de sa famille (*familiatik partitudiendako*); pour le premier de l'assistance qui allait mourir (*gutaik lehenik partituko denaindako*).

La prière achevée, on faisait un signe de croix, sur la table même (le témoin fait le geste, avec l'ongle du pouce).

En principe les *aizu* se proposent d'eux-mêmes pour porter le cercueil. Il y a des cas où, pour une raison où une autre, un *aizu* ne peut fournir un porteur, alors on s'arrange. Ainsi, telle maison qui n'est occupée que par une femme et dont les terres sont exploitées par des métayers; alors cette femme demande à l'un d'eux de la représenter en étant porteur.

Les femmes *aizu* ne portaient pas *mantaleta* le jour des obsèques. Seules les voisines veuves et la première voisin avaient *kapuxina*, les autres étaient en mantille. La première voisine avait un grand panier (il y avait ce type de panier dans

les maisons, pas à l'église ni chez *andere-serora*, on se le prêtait), où elle mettait les *ezko*: 1) celui de la maison; 2) le sien et ceux des quatre autres *aizu*; 3) éventuellement, celui d'un ami très proche (mais il fallait être alors, un grand ami). Le premier voisin ou sa femme disposait ce panier sur le cercueil, un quart d'heure avant la levée du corps et allumait les *ezko*. Ainsi, les *ezko* portaient allumés; parfois on veillait à ce qu'ils restent allumés en chemin, mais souvent ce n'était guère possible.

Le charpentier fait la mise en bière la veille au soir.

Le lendemain c'est jour de l'enterrement; le charpentier avait prévenu, la veille au soir, des voisines ("venez pour telle heure..."), il se rend à la maison pour y faire *kapilia* (voir document annexe). Une fois ce travail fait, on y posait le cercueil et les portes d'*ezkaratza* étaient ouvertes en grand, par le charpentier. Autour du cercueil il y avait huit bougies.

Ces cierges étaient fournis par la maison et les voisins. En principe il y avait toujours deux ou trois de ces cierges à la maison et les bougeoirs nécessaires. Le complément était fourni par les voisines: bougies et bougeoirs. On en mettait ainsi huit, de chaque côté du cercueil.

Les voisines, autour de chaque cierge, mettaient un anneau de papier blanc par dessus lequel elles mettaient un ruban noir avec lequel elles faisaient un joli noeud.

Ces cierges étaient portés, dans le cortège, par des garçons ou des filles selon le sexe du mort. A la fin de la messe, le premier voisin donnait à ces huit jeunes, une pièce à chacun (50 centimes) la famille le remboursait par la suite.

Ces cierges étaient posés, à l'église, de chaque côté du cercueil. Les cierges de la famille restaient à l'église où ils servaient pour la liturgie (éclairer les autels); ceux des autres maisons étaient récupérés par leurs propriétaires. Les chandeliers étaient récupérés par les maisons.

Kapilia est prête, les cierges sont allumés (et portés, si possible, allumés jusqu'à l'église), les *ezko* sont dans le panier, sur le cercueil. Le charpentier, qui n'a pas de "vêtement de deuil" mais qui est simplement "endimanché", se met devant la porte d'entrée. Les gens arrivent, la levée du corps aura lieu dans quelques trentes minutes. Ces gens, *aizu* et autres, restent devant la maison. Le charpentier voit arriver un membre de la famille, il l'accueille et le conduit à la famille. Souvent ce sont des parents venus de loin; le charpentier les amène à la cuisine. Là, les voisines leur servent un peu de bouillon de poule et du café. Le curé arrive. Les *aizu* sont près de la porte, la famille, avertie par le charpentier en principe, se place dans *ezkaratza*, derrière *kapilia*. Le curé fait les prières d'usage puis demande au charpentier si toute la famille est là. S'il ne connaît pas bien toute la parenté, le charpentier va voir la famille rassemblée derrière *kapilia* et rapporte la réponse au curé. Dans l'affirmative on part à l'église; le charpentier fait signe au *lehen aizu* qui prend la croix, les autres chargent le corps. Le charpentier préside à la "mise en ordre du cortège", mais celle-ci se fait plus ou moins spontanément; il va chercher la famille, répartit les gerbes; les voisins donnent les cierges aux enfants. Le mort part de chez lui. Le charpentier défait *kapilia* et met planches et tréteaux pour la table du repas, ou *kolazionia*. Au bout d'une bonne heure, on entend le glas. La messe est finie et on porte le mort au cimetière. Le charpentier estime le temps

qu'il faut pour venir du cimetière à la maison et, compte tenu de ce "calcul", il allume un feu devant la porte de la maison; s'il ne le fait pas, un voisin le fera, mais c'est plutôt au charpentier de le faire. Il prend une poignée de paille, dans la maison du mort, et en fait une sorte de boule de quelques dix centimètres de diamètre, il tresse cette paille pour en faire un amas "compact". Environ dix minutes avant l'arrivée des participants à la messe, il met le feu à ce paquet. Auparavant il avait mis quelques cailloux dessus pour éviter que le vent ne le disperse ou ne disperse les cendres. Lorsque les premiers membres arrivent, c'est-à-dire la famille, le feu a consumé la paille; il ne reste que des cendres. La famille se regroupait plus ou moins, près de ces restes et faisait une prière; les autres participants se rapprochaient, on ne faisait pas de cercle, autour de ces cendres.

Le témoin fait remarquer que ce feu laissait des traces sur le sol, devant la porte des maisons, de telle sorte que tout passant savait qu'il y avait eu là un mort, il y a très peu de temps.

Alors le charpentier ouvrait les portes de la maison, portes qu'il avait fermées au départ du mort de sa maison. Les gens entraient pour *kolazionia*.

La famille et ses invités s'installent pour *kolazionia*. Le charpentier sert le vin durant ce repas; il sert les liqueurs au dessert.

Une fois le café servi, le charpentier vient à la cuisine avec les femmes qui font le service. Il mange avec elles. Au milieu de ces femmes, il y a, en fait deux hommes: lui et un voisin resté à la maison, pour s'occuper des bêtes. Lorsque le signal de la prière est donné, ces gens s'arrêtent de manger et se joignent aux participants pour ce temps de prière, puis ils reprennent leur repas.

Ce n'était pas le charpentier qui était, ici, spécialement chargé de recueillir l'argent des messes. A la fin du repas, le chantre recueille/recueillait l'argent des messes offertes par la famille. Pour les autres participants aux funérailles il y a deux modalités, l'une ancienne, l'autre actuelle: I) le curé (semble-t-il) recueillait l'argent des messes, sous le porche, en fin de cérémonie; II) de nos jours ce sont des femmes qui font ce travail. Ou alors, après la collation, la première voisine, ou son mari, donne l'argent au curé après l'avoir ramassé; en principe c'est la première voisine qui fait cela.

Le repas était le suivant, pour les enterrements: soit du bouilli et poule farcie avec de la tomate soit rôti de veau et haricots (légume tout à fait classique en cette occasion). En principe il y avait ce qu'il fallait dans les maisons, sinon les voisines fournissaient le complément (de toute façon c'était à charge de revanche). La viande était commandée au boucher, le premier voisin allait la chercher et se faisait rembourser par la suite.

Au village, parents et *aizuk* étaient pratiquement les seuls participants réguliers à ces types de repas (il pouvait s'y ajouter le chantre, voire le curé, etc. Mais cela n'avait pas un caractère "obligatoire"). Dans d'autres villages ce n'était pas le cas. Le témoin cite Juxue où tout le village venait manger; comme si "sous prétexte" de donner une messe on avait droit à venir au repas. Ceci fut vite conçu comme étant un abus et cette pratique fut supprimée de façon autoritaire.

Pour les mariages, le charpentier était mobilisé et devait venir faire le service; dans ce cas il pouvait venir avec un apprenti. En revanche, pour les obsèques, il servait toujours seul, sans autre aide. Pour les mariages, le charpentier mangeait avec les femmes du service et restait pendant le bal pour faire le service. Pour les baptêmes, seule la famille mangeait ensemble.

MAHAXTURIA: SON RÔLE LORS DES ENTERREMENTS

1° - *Fin avril 1988, nous avons acquis la conviction que le charpentier était le maître de cérémonie dans le rituel funéraire basque traditionnel. Nous avons cherché à confirmer cette thèse. Garazi s'avérait être la bonne zone pour tester cette proposition. P. Marcel Etchehandy enquêta auprès de son père (de 91 ans) dans son village natal, à Saint Michel, puis auprès d'autres charpentiers. Les résultats sont rapportés ci-dessous:*

On disait toujours: il faut garder au moins 4 planches de châtaigner pour faire le cercueil chez le défunt, si un décès survenait à l'improviste dans la famille. Aussitôt après le décès on allait prévenir le charpentier. Il venait faire le cercueil chez le défunt. Il apportait ses outils. Les fameuses "4 planches de châtaigner", il les trouvait sur place. Il avait pour deux jours pleins de travail, à la confectionner. Il y avait le modèle "lyonnais" et le modèle "parisien". Au temps de la jeunesse de mon père, seul le modèle "lyonnais" avait cours. Dès que le cercueil était terminé, à la fin du second jour, le menuisier, aidé de son ouvrier ou de son fils, faisait la mise en bière. La famille n'y assistait pas. Il était lugubre d'entendre le menuisier clouer le couvercle à coup de marteau. Maintenant, dit mon père, cela va mieux: on visse le couvercle. C'est un grand progrès au plan psychologique. Après clouage du couvercle, le menuisier revêtait tout le cercueil d'un tissu noir. Sur la partie supérieure, sur le couvercle, on ornait le pourtour de clous dorés, dont la tête faisait à peu près un centimètre de diamètre. Il y avait des dizaines et des dizaines de clous dorés. Puis on faisait, sur le couvercle toujours, une croix avec des clous dorés. Le tissu recouvrant le cercueil était blanc pour de jeunes défunts. Avant de faire le cercueil, le charpentier était venu prendre les mesures du défunt. Les cercueils étaient toujours construits sur mesure. Habituellement, le matin de l'enterrement le menuisier venait faire *bogada* ou *hil bogada* (la chapelle ardente), dans l'*ezkaratza*. Dans certaines familles il y avait des tentures spéciales, blanches, qui ne servaient que pour faire *bogada*. Dans d'autres familles, les plus beaux draps brodés servaient à cet usage. *Bogada* était assez petit. A peu près 1,5 m de large et 2,5 m de long; de quoi mettre le cercueil et pouvoir circuler autour. On n'ornait pas tout l'*ezkaratza*. Ces tentures, le charpentier et les femmes du voisinage les agrémentaient de feuilles de laurier croisées, ou de buis ou parfois d'autres feuilles, de plantes. Au fond de *bogada*, sur la tenture de fond, avec un ruban noir on écrivait M d'une quarantaine de centimètres de haut. A Ispoure, on suspendait un crucifix au milieu du M. dans l'angle rentrant. Ma tante ne connaît pas la signification du M. Pour Monsieur Goity (charpentier à Ispoure) c'est "A Jésus par Marie".

Maintenant on ne fait plus *bogada*. C'est les voisins qui disposent simplement le cercueil dans l'*ezkaratza*. Mais le

menuisier arrive avant tous les autres en habits de deuil. On ne donne plus à boire comme dans le temps, où on ne donnait à boire qu'aux *hilketari*, les 4 à 6 hommes qui devaient porter à dos le cercueil; on leur donnait du vin. Maintenant le cercueil est porté dans la voiture du charpentier, qui a préalablement fait la mise en place du cortège. Devant l'église, le charpentier joue exactement le rôle de maître de cérémonie. Il aide les *hilketari* à extraire le cercueil de sa voiture, fait disposer le cercueil correctement avant de pénétrer dans l'église, les pieds du défunt en avant, ce que tous les *hilketari* ne savent pas. Dans l'église il place le deuil; hommes à gauche (vu de l'autel), femmes à droite. Il s'occupe de la mise en place du cercueil dans l'église; il veille à faire déposer les gerbes de fleurs aux endroits voulus. Pour régler toute cette mise en place, il se met dans la nef, derrière le cercueil.

Après l'absoute, quand est venu le moment de conduire le défunt au cimetière, le charpentier intervient à nouveau. Il donne à chacun des hommes préposés à cet effet, les gerbes, fait approcher les *hilketari* et leur commande de transporter le cercueil. Il a préalablement, lui-même, écarté les chandeliers disposés autour du cercueil, chandeliers qu'il avait mis lui-même, en début de cérémonie, à cet endroit précis. Il accompagne le cortège au cimetière, fait déposer au sol ce cercueil, à l'endroit voulu, puis aide le maçon à l'introduire dans le caveau (de nos jours); à l'époque il présidait au travail des fossoyeurs qui devaient descendre le cercueil dans la fosse et le recouvrir de terre.

Même si la maison était éloignée du bourg, autrefois le repas funèbre (*enterramenduko bazkaria*) se donnait toujours à la maison et non au restaurant comme aujourd'hui; ce repas avait lieu dans *ezkaratza*, dans la quasi totalité des cas. Après la levée du corps au domicile du défunt, le charpentier n'allait pas à la messe d'enterrement, car il devait apprêter l'*ezkaratza* pour le repas. Donc, il démontait (aidé de voisins et voisines), *bogada* et montait des tables. S'il n'y avait pas le nécessaire à la maison, il avait déjà prévu à l'avance que chez un voisin il trouverait le complément.

Avant l'arrivée des convives, on allumait le feu devant la maison. Ce n'était pas forcément le charpentier qui allumait; ce pouvait être un voisin. A Saint Michel, les convives faisaient une prière silencieuse devant le feu au fur et à mesure qu'ils arrivaient, individuellement. A Ispoure, cette prière, toujours silencieuse, se faisait en groupe autour du feu.

Pendant le repas qui comportait au moins 50 à 60 convives et souvent plus, et pour la préparation duquel on faisait venir une cuisinière spéciale qui était aidée par les voisines, le pain et le vin étaient servis par le charpentier qui mangeait après les convives, avec le personnel de service, à la cuisine, autrement dit avec les femmes.

Note: C'est encore le charpentier qui servait le vin aux mariages... et au repas de première messe d'un nouveau prêtre, comme ce fut le cas pour moi-même, en 1957.

Après le repas c'est le charpentier qui faisait la collecte des messes à faire célébrer pour le défunt.

Le lendemain des obsèques, il y avait le repas pour toutes ces personnes qui avaient travaillé pendant les trois jours précédents. Et le charpentier en faisait partie, il était des convives. Cela ne se fait plus. De nos jours le repas funèbre est pris au restaurant.

En conclusion, même si son rôle a diminué (il ne confectionne plus le cercueil, acheté de nos jours, il n'intervient plus au repas), le charpentier reste encore aujourd'hui le maître de cérémonie. Il n'intervient pratiquement plus que dans le domaine religieux, hormis la mise en bière qui lui est réservée.

Annexe

Il y a un détail qui ne semble pas avoir existé à Saint Michel, du moins mon père ne s'en souvient pas. A Ispoure, devant *Bogada*, sur une table, étaient disposés 11 ou 13 cierges sur des chandeliers (toujours un chiffre impair). On allumait ces cierges pour la levée du corps. 11 ou 13 enfants prenaient ces cierges pour la levée du corps et les portaient éteints dans le cortège, sur le chemin de l'église. On les disposait le long du cercueil, sur la table porte-cercueil, à l'église. A la fin de la cérémonie, ces mêmes enfants laissaient les cierges à l'église et les chandeliers à la maison. On donnait une pièce à ces enfants. La plupart de ces chandeliers étaient empruntés aux voisins. Aussi, chacun de ces porteurs-cierges était-il marqué, sous la base, du nom de la maison.

2° - Nous voulions également préciser le lien de voisinage dans un village de montagne, afin de compléter nos données sur ce problème.

Sur le voisinage je n'ai rien appris de particulier:

– Il n'y a pas de substantif singulier pour désigner "le voisinage", on dit "auzoak".

– Il n'y a pas une hiérarchie: second, troisième... voisins, on ne sait pas, pour ma famille, comment fut défini le *lehen auzo*. Le fait est, qu'il ne se situe pas sur le chemin de l'église, mais un peu au-dessus de chez nous, côté opposé à la direction de l'église. Mais c'est géographiquement le plus proche.

Notre cas, dans le quartier, n'est pas unique. Une autre maison, au moins, a son *lehen auzo* au-dessus, vers la montagne, et là encore dans la direction opposée à celle de l'église. Là aussi, c'est géographiquement le plus proche.

Hors son rôle religieux, le premier voisin: porte la croix de l'église à la maison du défunt; porte la croix dans le cortège funèbre, de la maison à l'église; dans l'église; de l'église au cimetière. Le premier voisin a la direction de la ferme où a eu lieu le décès. Il y accomplit les travaux habituels auprès du bétail: donner à manger, traire, etc. Il n'entreprend aucun travail nouveau; seul le travail de routine qui ne peut attendre est assuré; il est aidé par les autres voisins. Il s'occupe aussi du *hil-mezutzea* c'est-à-dire de l'annonce de la mort. Cela avant l'avènement du téléphone. Il envoyait des voisins, à pied, à cheval, à bicyclette, prévenir la parenté. Sur indication du maître ou de la maîtresse de maison, il devait se procurer tout le nécessaire pour le repas funéraire: vin, pain,... bien sûr, ceci n'était pas à ses frais, mais ce rôle de pourvoyeur lui revenait.

Témoignage de Père Marcel Etchehandy, Belloc, 29 Avril 1988.

LE MENUISIER (E. GOITY) ET LE CERCUEIL

Nous faisons les cercueils au fur et à mesure des besoins, mais un menuisier voisin en préparait plusieurs d'a-



Fig. 40. Le menuisier en finissant la fabrication du cercueil. Ispoure (BN).

vance car il travaillait à la main, et le corps ne pouvait attendre, il fallait l'enterrer dans les deux jours suivants! Il sciait les planches (*segatu*) à la main avec la scie à refendre (*sega lamanda* ou *sega alamanda*) puis il les dégrossissait avec le riflard (*jalia*) et les passait à la galère (grand "rateau" à manche *galera*) il finissait les bords avec la varlope (*garlopa*).

Nous fixions six poignées en fonte nickelée pour les beaux cercueils, ou en tôle nickelée, puis un Christ sur le couvercle; il y avait des cache-vis en tôle.

A l'intérieur du cercueil, au fond, nous mettions de la chaux vive en poudre, puis un peu de sciure par dessus.

Pour la mise en bière, *kutxan ezartzia*, nous transportions le cercueil sur une charrette à bras jusqu'au domicile du défunt. Dans la chambre du défunt nous dévissions le couvercle, puis nous mettions le corps. Avant cela la famille faisait une dernière prière et une personne de la famille ou en général, celle qui habillait le mort, faisait un signe de croix sur le mort avec le rameau béni trempé dans l'eau bénite. Parfois la famille assistait à la mise en bière.

Celle qui avait habillé le mort enlevait le drap qui couvrait le mort et les garnitures (feuillages) qu'il y avait. Puis nous

faisions la mise en bière, la femme qui avait habillé le mort (*hil bezitzalia*) faisait donc un signe de croix avec le rameau béni avant de refermer le cercueil. Je me souviens avoir vu une *hil bezitzalia* déposer, chaque fois qu'elle l'habillait, trois gouttes de cierge béni autour du nombril du défunt.

Pour s'assurer que le défunt n'avait pas changé d'aspect, nous demandions, et nous demandons encore, aux personnes qui avaient fait la visite mortuaire (*bisita*) l'aspect du défunt (*kanbiatu denez*) et les gens répondaient: il n'a pas changé, *ez duxu kanbiatu*, ou c'est toujours le même *betiko X. duxu*. En fonction des réflexions, le menuisier pouvait continuer à faire le cercueil d'après les mesures prises ou il allait revoir le défunt.

Pour faire une mise en bière, il fallait légalement vingt heures après le décès; la fabrication du cercueil demandait une journée, le délai était donc respecté. Mais des circonstances de force majeure (le défunt: gonflait, *hantzen*, coulait *husten*, sentait "*usintzen*"), ou la décomposition commençait, nous étions obligés de faire rapidement la mise en bière (*kutxian sartzia*): il nous est même arrivé de faire le cercueil de nuit, après la journée de travail; quand on nous le commandait tard (*berant manatu*) il fallait travailler pour rattraper le retard: ainsi le travail de mise en bière était facilité: moins d'odeur.

Pendant la guerre de 39-45, à cause de la pénurie de quincaillerie, nous avons uniquement deux jeux de poignées et de croix, avant de mettre le cercueil dans le caveau ou sous terre, nous enlevions les poignées et la croix, puis nous enfouissions le cercueil.

Cette étape de mise au caveau réservait parfois des surprises surtout dans les caveaux anciens construits en pierre: le monument et le trou n'étaient pas long: tout était creusé à la main. Alors quand la famille perdait un membre qui avait une grande taille, le cercueil ne logeait pas toujours convenablement dans le caveau. La famille n'assistait pas à l'ensevelissement et on invitait les autres personnes à se retirer: ainsi, loin des yeux des curieux, nous aidions le maçon à loger le cercueil sous terre.

Cette activité représentait certaines difficultés ou surprises. Aussi, quand la famille assistait à la mise en bière, il fallait agir sans choquer l'assistance: si le défunt avait changé (*kanbiatu*) d'apparence (enflé) il fallait travailler naturellement et souhaiter que le corps puisse entrer dans le cercueil: on le logeait (*ohatzen*) comme on pouvait; mais généralement, quand le mort avait changé d'aspect, la famille savait qu'elle devait se retirer.

Depuis 1950 il n'y a plus de femme attirée qui habille les morts, quelques gestes se sont ainsi perdus.

Après avoir fait une mise en bière un samedi soir, il m'est arrivé d'être appelé le dimanche matin car le fond du cercueil n'avait pas résisté à la pression due à l'augmentation du volume du corps. J'avais dû faire un second fond dans la chambre mortuaire, en supportant la forte odeur qui se dégagait; je n'ai pas eu d'autre mésaventure.

Mais il arrivait parfois que le cercueil ne soit pas hermétique: il laissait échapper du liquide, j'en ai même vu un il y a cinq ans environ, lors d'un enterrement dans un village voisin! Pour éviter ce genre de mésaventure, quand je m'étais installé à mon compte en 1953, et que je faisais des cer-

cueils à transporter dans les villages voisins, un employé des Pompes Funèbres m'avait conseillé de plâtrer le fond et les joints du cercueil: chose que j'ai faite depuis.

Depuis une dizaine d'années, l'utilisation d'un type de housse hermétique en plastique, utilisée d'abord en milieu hospitalier, facilite la tâche, j'en utilise. Ceci représente une sécurité et le plâtrage intérieur du cercueil n'est plus utile, excepté pour quelques cas critiques.

Depuis une quinzaine d'années, je ne fabrique plus les cercueils: je les achète prêts, il suffit d'y mettre les poignées et la croix; en effet, il fallait arrêter le travail de chantier pour fabriquer un cercueil et cela devenait de plus en plus difficile avec la manière de travailler exigée de nos jours; ainsi, je prépare les cercueils en fin ou en début de journée. Certaines familles exigeaient un capiton pour couvrir les parois intérieures: depuis une dizaine d'années, je propose ce capiton intérieur, de nombreuses familles optent pour cette décoration.

Vers 1970, j'ai commencé à transporter les cercueils avec ma propre voiture dans le village et même dans d'autres villages, avec une autorisation de transport de corps. Lorsque les cercueils sont destinés à des villages tels que ANGLET par exemple, l'intérieur doit être recouvert de zinc.

Depuis un an, la loi exige un agrément pour pouvoir exercer le rôle de "pompe funèbre privé", aussi pour continuer cette activité occasionnelle que j'assure depuis presque trente six ans, j'ai demandé et obtenu un agrément délivré par la sous-préfecture, après avoir envoyé les documents nécessaires.

* * *

Février 1989. Enquête réalisée par P. GOITY auprès de son père Etienne GOITY - 64 ans menuisier-charpentier.

LE VÊTEMENT DE DEUIL

Les données concernant le port de ces vêtements sont indiquées dans le cours des enquêtes, de même les variantes des types principaux présentés ci-dessous. En Euskadi nord, les enquêtes font apparaître:

1. Deux types de vêtements de deuil chez les femmes, *mantaleta* et *kaputxina*. Le premier est inconnu en Soule, les deux coexistent chez les *manech* (labourdins et bas-navarrais), où le statut de *kaputxina* n'est pas nettement perçu par les témoins. Ces vêtements sont les plus anciens connus (et par les voyageurs du XIX^{ème} siècle).

2. Deux types particuliers de vêtements de deuil que nous désignerons par le terme collectif de *kapa* (mais voir les enquêtes). Ils semblent inconnus en Soule, d'une manière générale. Chez les *manech* la grande "cape ronde" (comme disent certains témoins) est la plus ancienne; elle était utilisée exclusivement semble-t-il, à l'entrée du siècle.

Ces vêtements ont des histoires complexes que l'on peut résumer ainsi, d'une manière très grossière:

1. Les vêtements des femmes vont se transformer avec les modes, jusqu'à disparaître tout à fait (sauf rarissime exception) dans les années 1975. Terme ultime de l'évolution, la mantille tend à son tour à disparaître très vite; la jeu-



Fig. 41. Deux générations de femmes en "vêtement d'église": la femme âgée sort enveloppée de *kaputxina*. La jeune femme a, par contre, une mantille, qu'elle tient à la main. Aout 1968. Jaxu (BN).

ne génération l'ignore pratiquement (et pour les offices du dimanche et pour les obsèques).

2. Les vêtements des hommes suivent une toute autre histoire.

- La grande cape est maintenue dans certaines zones ou villages et signale le plus souvent une catégorie du deuil. Ailleurs, elle est abandonnée et tombe même dans l'oubli. Dans certains cas, des participants portaient en fait un vêtement qui était "de luxe": cape et courte pélerine, avec ou non un chapeau haut-de-forme.

- La petite cape, d'introduction récente (et ceci est à souligner avec force, compte tenu de ce que nous dirons), soulève d'étranges problèmes:

- Elle a différentes appellations selon les "régions",
- Elle est très fortement dialectalisée, dans sa forme et dans son port,

- Elle tend "à glisser" du dos vers l'épaule puis le bras, de la côte vers l'extrémité orientale de la Basse-Navarre.

Pourquoi ces cohérences? Qui a introduit, ou facilité l'introduction de ces petites capes? Je l'ignore. Aucun témoin n'a d'idée à ce sujet. Un souletin me faisait remarquer qu'il avait vu un enterrement en Italie du Nord, vers les années